

# LA PAGE D'HISTOIRE LOCALE

Par Bernard DAVID

## Un métier disparu : amballa

Une grande partie du territoire de la commune de Bouée est constituée de marais qui ont été progressivement mis en valeur en y creusant des douves pour l'écoulement des eaux. Les hommes de la région de Lamballe étaient réputés pour ce travail et les ouvriers chargés d'établir puis d'entretenir les canaux et les douves des marais étaient appelés *lamballais*, mot qui a fini par se déformer à Bouée, lorsque l'on a perdu la notion de son origine, pour devenir *amballa*.

Dans un passé lointain, on a fait appel à d'authentiques Lamballais pour travailler à Bouée. Les registres de

sépultures en attestent, car certains d'entre eux sont morts chez nous. Ainsi en 1689, on enterre Jullien Giquet, âgé de 30 ans, originaire de la paroisse de *Saint Denoïa* (Saint-Denoual) dans l'évêché de Saint-Brieuc, qui *travailloit aux fossez en la maison du Chastelier*. En 1695, c'est Jan Royant, lui aussi âgé de 30 ans, qui meurt à la Babinais ; il était *lamballais* de la paroisse de *Pleu* (Ploec-sur-Lié) dans l'évêché de Saint-Brieuc. En 1706, Pierre Bochier *garson lamballais de profession*, de la même paroisse de Pleu, meurt à l'Orme-Bodin. En 1719, c'est Julien Yver, âgé seulement de 25 ans, que l'on enterre dans l'église de Bouée ; lui aussi est *lamballais de profession* et vient de Hénou, toujours dans l'évêché de Saint-Brieuc.

Les authentiques *lamballais* venus travailler à Bouée ne sont sûrement pas tous morts à la tâche chez nous. On peut donc déduire de ces quelques exemples qu'il a été fréquent de les employer dans

nos marais. Mais, le même métier a aussi été exercé par des gens du cru. En 1787, trois hommes de Bouée, Nicolas Viaud père, Nicolas Viaud fils, demeurant au château du Châtelier et François Codet, demeurant au village du Gué, se voient confier par contrat la réfection totale de l'étier du Syl *depuis la pointe du couchant du petit Tertre* (c'est-à-dire l'embouchure de l'étier dans la Loire) *jusqu'au village du Brossay* à Savenay, soit sur une longueur évaluée à 2137 toises de huit pieds (ce qui équivaut à 5556 mètres).

L'étier ainsi curé devait être rétabli dans une largeur de 18 pieds (5,85 m). Les commanditaires étaient les propriétaires des marais qui s'étendent tout autour de l'amont de l'étier : le seigneur du Châtelier, le seigneur de la Haye de Lavau et des bourgeois de Nantes auxquels ce dernier avait concédé par *afféagement* la plus grande partie des marais de sa seigneurie, au grand dam des habitants de Lavau. L'un des afféagistes était Jean-Joseph Graslin, à qui l'on doit le théâtre de Nantes. Le salaire global de nos trois *lamballais* était fixé à 40 sols la toise pour 313 toises et 30 sols la toise pour 1824 toises, soit un total de 3362 livres (une livre valait 20 sols). A cette époque, le salaire quotidien d'un journalier était de 15 sols. Le contrat prévoyait que les travaux seraient surveillés par Vincent Magouet de la Trémélotrie, lequel paierait les ouvriers *de cent toises en cent toises*. Vincent Magouet, qui habitait la maison du Perron, était un bourgeois de campagne qui n'avait pas d'emploi particulier. Il allait bientôt s'engager dans la Révolution, jouer un certain rôle dans les administrations du district de Savenay, puis du canton, avant d'être nommé, en 1800, sous-préfet de l'arrondissement ; à la retraite, il sera maire de Bouée de 1812 à 1815. Minutieux et tatillon, il dut s'acquitter de sa tâche de surveillance à la pleine satisfaction des commanditaires.

## Les dictons de la saison

*En mars, la vase seuche sous l'ea<sup>u</sup>.*

*Avri, avrilla<sup>u</sup>, un jour fré, un jour cha<sup>u</sup>d.*

Tout d'abord, une remarque sur la prononciation : *au* n'était pas prononcé *ô* comme en français académique, mais de la même manière que cet assemblage de lettres se prononce en latin ou en allemand, disons comme un *a* sur lequel s'enchaîne un son *ou* ; c'est pourquoi nous l'écrivons *a<sup>u</sup>*. La même sonorité se retrouve aussi dans des mots anglais tels que *house* ou *mouse*.

Le premier dicton évoque la fin de la période où les chemins et abords de fermes ont été détremés et défoncés par le passage des animaux et des attelages, les champs inaccessibles ; la terre s'égoutte peu à peu, la vase sèche.

Le second dicton rappelle que le temps est très changeant au mois d'avril : un jour froid succède à un jour chaud.